

idées
reçues

Les Femmes



Yannick Ripa



idées
reçues

Les Femmes

idées
reçues

Les Femmes

Yannick Ripa

Histoire & Civilisations

Yannick Ripa

Maître de conférences habilitée, elle enseigne l'histoire des femmes et des rapports de sexes à l'université Paris VIII. Ses recherches actuelles portent sur la construction de la différence des sexes et son usage politique dans la guerre civile espagnole et le franquisme.

Du même auteur

- *La Ronde des Folles. Femme, folie et enfermement au XIX^e siècle*, Aubier, 1986
- *Histoire du rêve*, Olivier Orban, 1988
- *De la violence et des femmes* (coll.), Albin Michel, 1997
- *Les Femmes, actrices de l'histoire, 1789-1945*, Sedes, 1999, rééd. Colin, 2002
- *Séduction et sociétés. Approches historiques* (coll.), Seuil, 2001

Femme [fam] n. f. — Issu du latin *femina* (qui allaite), le terme a pris le sens de « femelle d'animal » puis a concurrencé *mulier* (femme) — à l'origine de l'italien *moglie*, de l'espagnol *mujer* et de l'ancien français *moïllier* — et *uxor* (épouse) qui a donné en ancien français *oïssour*, attesté jusqu'au XIII^e siècle. Le terme « femme » a ainsi désigné en français dès le Moyen Âge aussi bien la personne adulte de sexe féminin (sens biologique) que son rapport à l'homme *via* le mariage (sens sociologique). Par extension, le terme se rattache à une multiplicité de concepts : maîtresse-femme, femme-objet, femme du monde, femme d'action, femme de lettres, etc. Il peut également être employé comme attribut : « Elle est très femme ». Si le mot est parvenu très tôt à sa forme actuelle, son sens a quant à lui beaucoup évolué parallèlement au statut des femmes dans la société : de la « femelle de l'homme » du dictionnaire de Diderot et d'Alembert (1751) à l'« être humain de sexe féminin » du Petit Robert.

Introduction 9

« Le sexe faible »

- « Toutes les femmes sont des hystériques. »..... 13
- « Les femmes sont faites pour être mères. »..... 17
- « L'instinct maternel n'existe pas. »..... 23
- « Les filles réussissent mieux à l'école
que les garçons. » 29

« La femme est la reine du foyer. »

- « La place des femmes est à la maison. »..... 37
- « Les femmes demandent davantage
le divorce que les hommes. » 43
- « La contraception a révolutionné
la vie des femmes. » 47
- « Aujourd'hui, femmes et hommes
se partagent les tâches ménagères. » 53

« Le travail des femmes est contre-nature. »

- « Les femmes ont commencé à travailler à
la Première Guerre mondiale. »..... 61
- « Le travail libère la femme. »..... 65
- « Il n'y a pas de femme parmi les grands peintres
et les grands musiciens. » 69

« Les femmes sont moins payées que les hommes. »	73
« Prof, c'est bien pour une femme. »	79

« Les femmes ne sont pas faites pour la politique. »

« Les femmes n'ont pas d'histoire. »	85
« À sa naissance, la démocratie française a exclu les femmes. »	89
« La politique n'intéresse pas les femmes. »	95
« Si les femmes dirigeaient, il n'y aurait plus de guerre. »	101
« Les féministes sont contre les hommes. »	107
« La parité est contraire à l'universalisme. »	113

Conclusion

« Elles veulent tout ! »	119
--------------------------------	-----

Annexes

<i>Glossaire</i>	122
<i>Pour aller plus loin</i>	124

Travailler sur les idées reçues à propos des femmes, c'est passer de l'angoisse de la page blanche à l'embaras du choix, tant on croule sous leur nombre, même une fois délivré-e des multiples proverbes qui s'y apparentent. Cette masse intrigue, elle ne peut être attribuée au fait qu'elle concerne plus de la moitié de la population, puisqu'un rapide sondage à propos des hommes ne fournit pas une pesée équivalente. Elle est lourde de sens ; les idées reçues qui par leur formulation rapide manquent, on le sait, de finesse et siéent à la caricature, traduisent la façon dont le féminin a été abordé durant des siècles : de l'extérieur. Les idées reçues sont majoritairement émises par des hommes ou par l'opinion que longtemps ils ont seuls forgée et dirigée, en vertu de données religieuses ou naturalistes qui fondent dans nos sociétés le partage, hiérarchisé, des rôles, des espaces et des pouvoirs selon les sexes. Les idées reçues consolident ces frontières ; à les mieux comprendre, on est frappé par leur cohésion qui les transforme le plus souvent en une chape de plomb sur les épaules des femmes qui voudraient s'en déprendre. Inscrites dans quatre registres différents, elles se répondent et dessinent la toile de fond sur laquelle la vie des femmes est convenue de se dérouler. Ce projet politique, au sens large du terme, est donc distillé dans la société sous une forme anodine mais efficace. Les idées reçues le sont d'autant plus que le vieillissement de l'une provoque la création d'une autre qui la contient, renouvelée. Ainsi naît un système qui longtemps fut un catéchisme du patriarcat et/ou de la misogynie. Cette tonalité s'est depuis un demi-siècle affaiblie, par l'impact de

nouvelles idées reçues ayant enregistré l'évolution du quotidien des femmes, qui contredit les stéréotypes. Mais elle demeure encore dominante ; cette bonne santé d'idées reçues séculaires relève de leur nature même, quel que soit leur objet, mais avoue aussi la difficulté à accepter les changements survenus dans la vie des femmes et les rapports de sexes, les résistances à les admettre, l'attachement donc à une certaine idée de « la femme ».

”

« LE SEXE FAIBLE »

« Toutes les femmes sont des hystériques. »

Tota mulier in utero.

Toute la femme est dans l'utérus.

Hippocrate, ^ve siècle avant J.-C.

1974, au cœur des années féministes, la philosophe Luce Irigaray écrit dans son livre phare *Speculum de l'autre femme* : « Le féminisme est un je qui se dit nous et qui se vit, nous sommes toutes des hystériques. » Dans les manifestations du Mouvement de libération des femmes, le slogan s'affiche et se chante. Certes, dans un après soixante-huit, il prolonge le « nous sommes tous des Juifs allemands » proclamé en solidarité avec Daniel Cohn-Bendit, expression du respect d'une identité, d'un refus de l'antisémitisme et de la xénophobie, mais en récupérant une définition qui infériorise les femmes, les féministes en espèrent, elles, plus qu'une déclaration de sororité*, un effet subversif : désarçonner l'adversaire, priver la domination masculine d'une arme séculaire. Combien d'entre elles ont été en effet sommées de faire silence et de museler leurs colères et leurs revendications par un péremptoire « vous n'êtes qu'une hystérique », formule sans appel, apte à faire taire toutes les empêcheuses de tourner en rond ?

Dans le langage courant, l'expression est donc une insulte qui n'ignore cependant pas son origine médicale ; elle lui fournit sa force car le savoir scientifique est exempté du doute. Ainsi s'explique que l'adage ait traversé les siècles sans perdre de sa vitalité, évoluant simplement de sa forme hippocratique, qui le rend vénérable à sa formulation vulgaire, « toutes des hystériques ! ».

* Les mots signalés par un astérisque sont expliqués dans un glossaire en fin d'ouvrage.

La formule, répétée à satiété par les philosophes du XVIII^e siècle, est attribuée à Hippocrate. La santé repose selon lui sur l'équilibre des humeurs (le sang, l'eau, la bile, et le phlegme) variable selon le sexe de l'individu ; homme et femme sont donc différents par essence et non uniquement en fonction de leur spécificité organique.

La caractéristique première de la constitution féminine est d'être spongieuse, aussi sa bonne santé dépend-elle de l'écoulement des flux de son corps et une attention particulière est portée à la régularité de la menstruation. La matrice joue ainsi un rôle capital dans l'équilibre féminin d'autant plus que le corpus hippocratique affirme la capacité de l'utérus à attirer les flux superflus. En conséquence, les maladies dites de femmes sont causées par une mauvaise irrigation de la matrice. Les rapports sexuels modérés et la grossesse peuvent soulager ces maux ; les insuffisantes connaissances en anatomie permettent d'affirmer la capacité de l'utérus, trop sec, à se déplacer, provoquant angoisse, étouffement et malaises. Cette théorie d'un utérus baladeur et ravageur, déjà présente dans la médecine égyptienne, inscrit la femme dans une dépendance à la matrice et dans la soumission à ses perturbations. Ainsi se dessine une pathologie uniquement féminine, fondement de la faiblesse du sexe féminin. Pareilles affirmations ne reposent sur aucune preuve, elles relèvent donc d'une volonté idéologique, non d'un savoir scientifique.

L'essentiel est dit ; les héritiers d'Hippocrate, qu'ils soient philosophes comme Platon ou Aristote, médecin comme Gallien, ne retoucheront qu'à peine le trait, certains le forceront pour inférioriser davantage les femmes. L'utérus est un organe animal, responsable des maux de nerfs. Ces agitations féminines suivent les temps biologiques féminins. Les femmes fragiles par

nature le sont plus encore à la puberté, lors des accouchements, à la ménopause, voire à chaque menstruation. La prégnance de cette théorie permet de relier tout comportement féminin jugé anormal ou excessif, voire marginal, à l'hystérie, avec d'autant plus de facilité que la maladie est considérée comme protéiforme.

C'est précisément à capter son étrangeté, à enfermer l'hystérie dans les tableaux médicaux que s'emploient les aliénistes du XIX^e siècle. Ils l'identifient comme une maladie uniquement féminine dont l'utérus est la cause et le siège ; l'aliénisme a recours à des synonymes attendus – spasmes hystériques, maux de nerfs, attaques de nerfs – et à des équivalents lourds de présupposés – asthme de femme, mélancolie des vierges et des veuves, suffocation de matrice. Or, dans les observations cliniques de l'époque, l'hystérie est ramenée à un symptôme : derrière les murs des asiles, les femmes ne sont pas en proie aux fureurs utérines, elles ne sont pas folles de leur sexe, elles sont apathiques, mutiques, anorexiques, mélancoliques, un ensemble de troubles, alors regroupé sous le terme « lypémanie ». Qu'importe ce tableau, l'idée reçue selon laquelle toute femme est hystérique est bien ancrée ; elle atteint ainsi son but : écarter les femmes des études et de la création dont l'exercice met en péril leur santé mentale, les exclure du pouvoir puisqu'elles sont dominées par leurs sens quand seule la raison doit diriger la cité et les affaires. Faibles par nature, malades perpétuelles, dangereuses potentielles.

Pourtant, quelques voix viennent perturber ces certitudes, elles remettent en cause le siège de l'hystérie. Ainsi le docteur Georget le localise en 1823 dans l'encéphale, ouvrant la voie à la déssexualisation de l'hystérie, mais aussi à une déssexualisation. Après bien des débats, le pas semble en effet franchi par le docteur

Briquet en 1859. D'une part, il affirme que l'hystérie n'est pas une spécificité féminine, mais une maladie commune aux deux sexes qui atteint davantage les femmes, en raison de leur forte sensibilité « naturelle ». D'autre part, il la détache de la sexualité féminine : ni la continence, ni l'excès, propre aux prostituées, ne peuvent expliquer les attaques hystériques, la simple observation de ces malades le prouve. Mais ces travaux ne sont connus que d'un cercle restreint, les pratiques médicales ne changent pas : l'hystérie reste entachée d'érotisme et de culpabilité, par là même l'hystérique demeure objet de fantasmes.

Loin de contribuer à désamorcer ce processus, les pratiques de Charcot à la fin du siècle le renforcent, malgré le bouleversement théorique. En effet, ses recherches prouvent que l'hystérie est un trouble neurologique touchant les deux sexes et évacuent donc la théorie hippocratique. Mais, dans le même temps, le grand praticien se plaît à théâtraliser les femmes hystériques, il offre aux regards et aux objectifs leurs convulsions plus frappantes que sa doctrine.

Parce que le propre d'une idée reçue est de ne retenir de toute nouveauté que ce qui peut la conforter et non la faire vaciller, elle trouve dans la vulgarisation caricaturale de la psychanalyse une source de renouvellement : la libido féminine remplace l'utérus comme facteur névrotique et les femmes, comme les patientes viennoises de Freud, sont toutes des hystériques...

Ainsi, cette idée reçue relie entre elles des femmes, supposées représentatives de toutes, et ce en des lieux en apparence éloignés : du bûcher des sorcières au divan psychanalytique des femmes en souffrance d'aujourd'hui.

« Les femmes sont faites pour être mères. »

*L'existence de la femme n'est qu'une fraction
de celle de l'homme. Elle ne vit pas pour elle-même,
mais pour la multiplication de l'espèce,
conjointement avec l'homme.
Voilà le seul but que la Nature, que la Société,
que la Morale avouent.*

Dictionnaire des sciences médicales, 1812-1822

Dans la civilisation chrétienne, la femme a un double visage : Ève la pécheresse, et Marie, la mère. La première est l'incarnation de toutes les forces subversives, la seconde celle des vertus ; mais aucune femme ne peut s'approcher de la figure de Marie, sa virginité éloigne sa maternité du lieu de la concupiscence. La fécondité des femmes ne peut leur faire pardonner leur absence de chasteté ; la maternité n'est pas en soi valorisante. Aussi, pour prix du péché, les femmes sont condamnées à enfanter dans la douleur, tel est leur destin. Il les situe du côté de la nature, et place en conséquence les hommes du côté de la culture. Ce sont eux, théologiens, philosophes et médecins, qui dissertent sur le corps des femmes. Au XVI^e siècle, l'idée reçue acquiert une dimension scientifique ; les connaissances sur la génération, pourtant balbutiantes, concluent que toute l'économie féminine a pour unique fonction la maternité : la matrice résume la femme. Ainsi glisse-t-on du destin à la destinée. Qu'elle soit œuvre de Dieu ou de la Nature, la femme se confond avec la mère et n'a d'autre raison d'être. L'idée reçue en fait un réceptacle

de la semence masculine, un ventre qui doit porter l'enfant, définition peu propice à l'exaltation de la maternité.

Le XVIII^e siècle ne modifie pas la définition naturaliste de la femme-mère ; il la tire même par son vocabulaire vers l'animalité : la femme est, pour l'Encyclopédie de 1751, « la femelle de l'homme ». Aux yeux de Jean-Jacques Rousseau qui fixe à quatre le nombre d'enfants qu'une femme doit au moins avoir, elle est femelle toute sa vie ; son héroïne Julie (*La Nouvelle Héloïse*, 1761) renonce à son amour pour Saint-Preux grâce à une « puissance inconnue qui met fin au désordre de [ses] affections et les [rétablit] selon la loi du devoir et de la nature ». Du côté de la nature, la femme ne peut, à la différence de l'homme, avoir du génie ; lui crée, elle procrée. Puisque ce principe normatif n'est pas le résultat d'une construction culturelle, il ne peut être ni modifié ni entravé : toute pratique anticonceptionnelle dont le courant *coitus interruptus* est un « acte qui trompe la nature ». Parce que la femme est faite pour être mère, la stérilité d'un couple lui est toujours attribuée et la prive de la seule identité que la société lui reconnaît ; la vieille fille, comme le clame ce terme, n'est pas une femme. Faute d'être irriguée par le sperme, faute d'une maternité, son corps au fil des ans se dessèche, sa peau se jaunit et sent le rance ; la lesbienne est un monstre, entre anormalité, folie et vice. Hors la maternité, pas de salut pour les femmes, d'autant plus que ce déterminisme biologique implique des devoirs féminins : nourrir et élever les enfants, s'occuper de sa famille, soigner son époux. À l'image de ses organes reproducteurs, la femme est un être du dedans, c'est ce qu'affirme en 1775 le docteur Roussel (*Du système physique et moral de la femme*). À

Marry et Margaret Maruani, *Masculin-féminin : questions pour les sciences de l'Homme* (PUF, 2001) et la publication des actes du Carrefour de la Pensée, à l'initiative du *Monde Diplomatique*, autour de la question *Les Femmes mais qu'est-ce qu'elles veulent ?*, (Complexe, 2001). La revue *Le Mouvement Social* a choisi au printemps 2002 d'interroger le rapport *Féminin/Masculin* (n°198).

Les travaux d'Yvonne Knibielher et Catherine Fouquet ont analysé la **construction « scientifique » de la féminité** dans *La femme et les médecins* (Hachette, 1983), complétée par les aliénistes (Yannick Ripa, *La Ronde des Folles. Femme, folie et enfermement au XIX^e siècle*, Aubier, 1986). L'historicité de la **maternité** a fait l'objet de leur ouvrage, devenu un classique, *Histoire des mères du Moyen Âge à nos jours* (Montalba, 1980, rééd. Hachette 1982). L'évolution de la conception de la maternité est présentée sous la direction d'Yvonne Knibiehler, dans *Maternités, affaire privée, affaire publique* (Bayard, 2001), ou comment la procréation assistée et les progrès de la génétique bousculent toutes les idées reçues. **Sur la sexualité et la maîtrise de la fécondité**, deux études de qualité se complètent : Janine Mossuz-Lavau, *Les Lois de l'amour, Les politiques de la sexualité en France (1950-1990)* (Payot, 1991) et Xavière Gauthier, *Naissance d'une liberté, Contraception, avortement : le grand combat des femmes au XX^e siècle* (Laffont, 2001).

Pour bien comprendre la **séparation des sphères**, source de tant d'idées reçues, on peut lire l'ouvrage au titre ironique de Michelle Perrot, servi par une belle iconographie, *Femmes publiques* (Textuel, 1997). Le **travail** des femmes a fait l'objet de nombreuses études. Françoise Battagliola (*Histoire du travail des femmes*, La Découverte, 2000) et Sylvie Schweitzer (*Les Femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles*, Odile Jacob, 2002) en proposent chacune une synthèse. Sur les « *nouvelles frontières de l'inégalité* », le livre éponyme dirigé par Margaret Maruani (sous-titre : *Hommes et femmes sur le marché du travail*, La Découverte, 1998) s'est enrichi d'un tableau récent de la sociologue dans *Travail et emploi des femmes* (La Découverte, 2000). Pour un regard neuf et prospectif, Dominique Méda, *Le Temps des femmes, pour un nouveau partage des rôles* (Flammarion, 2001), mais aussi la revue spécialisée sur le thème : *Travail, Genre et Société*. La passionnante étude,

déjà ancienne, de Christine Planté, *La Petite Sœur de Balzac. Essai sur la femme auteur* (Seuil, 1989) relève bon nombre d'idées reçues sur **la création** féminine, que retrouve Danielle Roster à propos des musiciennes (*Les Femmes et la création musicale. Les Compositrices européennes du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle*, L'Harmattan, 1998). Travail et création dépendent largement de **l'enseignement** donné aux filles ; les manuels scolaires construisent le genre comme le montre leur relecture à vingt ans de distance (Annie Decroux-Masson, *Papa lit et maman coud*, Denoël-Gonthier, 1979 et Denise Guillaume, *Le Destin des femmes et l'École. Manuels d'histoire et société*, L'Harmattan, 1999). La progression des filles dans le système scolaire est encouragée par un *Allez les filles !* de Christian Baudelot et Roger Establet (Seuil, 1992), tandis que Marie Duru-Bellat tempère l'enthousiasme dans *L'École des filles. Quelle formation pour quels rôles sociaux ?* (L'Harmattan, 1990).

Sur les relations entre les femmes et **la politique**, Geneviève Fraisse s'intéresse à l'origine de la singularité française dans *Muse de la raison. La Démocratie exclusive et la différence des sexes* (Alinéa, 1989), thème repris sous la direction d'Éliane Viennot dans *La Démocratie « à la française » ou les femmes indésirables* (Publications de l'université de Paris VII-Denis Diderot, 1996). Mariette Sineau observe les effets de cette singularité, dans un livre fondamental, *Profession : femme politique. Sexe et pouvoir sous la V^e République* (Presses de Sciences Po, 2001). Le débat sur la parité est analysé entre autres par Jacqueline Martin, *La parité. Enjeux et mise en œuvre* (Presses universitaires du Mirail, 1998). Les études sur les femmes et **la guerre** relativisent les idées reçues sur ce sujet : Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *Combats de femmes, 1939-1945* (Autrement, 2001), Yannick Ripa « Les femmes, combattantes de l'ombre », (*L'Histoire*, juillet-août 2002). Ce thème a été retenu par l'excellente revue *Clio, Histoire, femmes et sociétés : Résistances et Libérations* (n° 1, 1995) et *Guerres civiles* (n° 5, 1997).

Pour confirmer ou infirmer les idées reçues, les implacables **statistiques** sont d'un grand recours. Outre les régulières publications de l'INSEE, on retiendra le travail d'Alain Bihr et de Roland Pfefferkorn, *Hommes, Femmes, quelle égalité ? École, travail, couple, espace public* (Les Éditions de l'Atelier, 2002).